Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 34

Artikel: Précocité
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-206233

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

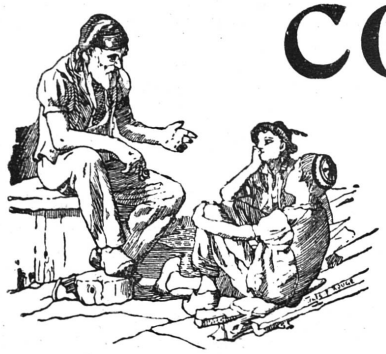
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

47me ANNÉE — N° 34. Samedi 21 août 1909.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent.
Etranger, 25 cent. — **Réclames,** 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LA FÊTE DU BOIS DU COLLÈGE
ET DE L'ÉCOLE INDUSTRIELLE VERS 1870

Durant le dernier tiers du XIXe siècle, la *fête du bois* se célébrait sensiblement comme le *Conteur* l'a narré dans son article du 31 juillet et en partie comme on fête encore cette journée actuellement.

Les élèves se réunissaient à 7 heures du matin dans la cour du collège, à la Cité, en uniforme. La diane jouée sur les places de Lausanne, dès 5 heures du matin, par la fanfare du corps des cadets, rappelait à ceux, combien rares, qui auraient pu l'oublier, que c'était jour de grande fête.

La colonne montait à Sauvabelin, bannières déployées, sous la conduite des maîtres, cocardés de nœuds vert et blanc. Les concierges : le *père* Félix et le *père* Ancel étaient naturellement de la fête.

A l'arrivée au bois, deux pièces de canon souhaitaient, par des salves, la bienvenue à la petite troupe. Le tir à l'arc commençait immédiatement. On tirait sur un petit bonhomme en carton qu'on appelait *maure*, parce qu'il était *peint en noir* avec des bracelets figurés en *papier doré*, un diadème de plumes de couleurs vives couronnait sa tête. Ce maure se disloquait en neuf morceaux dénommés, encore aujourd'hui, « briques » ; quatre composaient le tronc, quatre les membres et une brique formait la tête. Les élèves étaient répartis en quatre stands, dont deux à courte distance pour les petits, et deux à longue distance pour les plus âgés. Les briques constituant le maure tombaient plus ou moins vite sous les flèches des tireurs et selon l'adresse de ceux-ci ; on remplaçait ces briques un certain nombre de fois, puis il arrivait un moment où ce ressuscitement partiel ne se faisant plus, le but ne présentait plus alors que trois pièces. Celui qui abattait une de ces pièces était proclamé *dauphin* et salué d'un coup de canon ; le tireur qui abattait une pièce sur les deux qui restaient encore était acclamé *reine* et avait droit à deux coups de canon ; enfin celui qui atteignait la seule pièce qui subsistait était sacré *roi* avec accompagnement de trois coups de canon, une vraie salve. Ceci se répétait pour les quatre stands. Il y avait donc autant de rois, de reines et de dauphins que de stands. Celui des deux établissements, Collège et Ecole industrielle, qui comptait le plus de membres de ces familles royales et mauresques familles acquerrait par ce fait une gloire qui se répercutait sur tous les élèves de l'établissement privilégié. Il arrivait quelquefois que le tir d'un ou plusieurs stands était clôturé sans qu'il y ait eu de rois ; plus rarement sans reine, et très rarement sans dauphins. Les adroits possesseurs de briques les portaient glorieusement et ostensiblement à leurs casquettes, comme jadis les tireurs portaient leurs « cartons » à leurs chapeaux. On voyait des cadets dont le couvre-chef était agrémenté d'une jambe de carton, d'autres s'enorgueillissaient de porter une tête, un bras ou un des petits morceaux qui constituaient le corps du maure.

A midi, sous une cantine construite *ad hoc*, avait lieu le banquet, sous la surveillance des maîtres. Ce repas se composait invariablement de potage, de veau, de purée de pommes de terre, de salade et de pudding au *grietz* comme dessert ; ces mets arrosés de vin fortement étendu d'eau étaient dégustés avec grand appétit et bruyant plaisir. Ajoutons que cette partie importante du programme était agrémentée de toasts, prononcés par les élèves du haut d'une tribune, toasts toujours les mêmes : à la patrie, aux directeurs et au corps enseignant, au drapeau et même aux demoiselles. Comme dans nos « grandes fêtes nationales », chaque toast était souligné d'un coup de canon et d'un rigodon de la fanfare.

Dès deux heures, on dansait sur un plancher, dans un « rond de danse » qui était carré. Les danseuses au bras de leurs danseurs n'étaient admises dans le rond que sur présentation d'une carte officiellement timbrée. Mossieu Lovetti, « professeur de danse et de callisthénie », conduisait le bal, dirigeait les quadrilles, procurait des danseuses aux cavaliers timides et égayait les papas et les mamans par ses pirouettes et son agileté. Les non danseurs formaient la clientèle des carrousels et des « bonbonniers », ils allaient même jusqu'à ne pas se refuser des glaces excellentes à dix centimes la portion ! Les valseurs faisaient les galants en offrant à leurs danseuses un sirop de capillaire et leur cœur... en biscôme.

Cet après-midi était aussi une fête pour les Lausannois, dès le quartier de la Barre à Sauvabelin, sur la route du Pavement et sur le chemin de Montmeillan c'était, dès deux heures, une procession de parents et d'amis des cadets se rendant au bois.

Souvent, au beau milieu de l'après-midi, survenait un orage ; tout le monde se mettait à l'abri sous la cantine, l'abri était relatif ; la cantine était très légèrement édifiée et les gouttières nombreuses, il arrivait un moment où commençait une exode vers la ville, aussi rapide que pitteuse, les robes blanches des fillettes étaient fort *défraîchies* et les cheveux bouclés à grand renfort de *bigoudis* pendaient lamentablement défrisés en bas le dos de leurs gentilles propriétaires.

Quand le beau temps persistait, à la nuit tombante les casquettes des cadets s'illuminaient de vers luisants, les tambours battaient le rappel et la colonne des cadets rentrait en ville aux airs de sa fanfare scandés par des chants et des cris ; les rois, reines et dauphins étaient portés en triomphe à *cacou* sur les épaules de camarades vigoureux.

Le licenciement et la remise des drapeaux se faisaient dans la cour du Collège, avec accompagnement de vociférations aussi joyeuses que bruyantes. C'était le commencement des grandes vacances d'été ! et les collégiens chantaient :

Vivent les vacances
Denique tandem.
Et les pénitences,
Habeunt finem.

Les pions intraitables
Vultu barbaro
S'en iront au diable.
Gandio nostro.

A bas la clochette,
Voce sinistra,
Qui toujours répète :
Piger labora !

Déchirons nos livres,
Et charnos nostras
Car nous sommes libres.
Vivat libertas !

Les Industriels criaient, moins classiquement :

Vivent les vacances
A bas les pénitences,
Mettons nos livres au feu
Et les maîtres au milieu.

C'était le bon temps ! Puissent les lignes ci-dessus raviver des souvenirs heureux chez les quelques barbes grises qui auront eu le courage de les lire jusqu'au bout.

Un vieux collégien de 61 qui a aussi fait la « pétolle ».

LE COCHON

Lâché dans la cour, le cochon,
Tout grassouillet, tout folichon,
Roule sur ses pattes menues.
Courant, grognant, il emplit tout,
On voit partout
Sa personne charnue !

Et, tandis qu'à l'extrémité,
La queue avec malignité
Tirebouchonne et fait merveille,
Sur le groin qui rase le sol
Bat comme un fol
L'éventail des oreilles.

Oh ! ce groin qui va droit devant,
Et qui, comme un outil savant,
Permet les fouilles souterraines ;
Ce groin qui vous nargue, insolent,
Et reniflant
Tous les relents qui traînent !

Sans souci du qu'en dira-t-on,
Il plante ce museau glouton
Dans tous les trous, comme en son auge ;
Et dans les flaques avec plaisir,
Sans choisir,
Jusqu'au ventre il patauge !

... Et quand il est las de trotter,
De volter et virevolter,
Sur le sable il s'allonge.
Il ferme ses tout petits yeux
Malicieux,
Et, philosophe, il songe...

E.-C. Thou.

Précocité. — Un ami intime de la maison est admis à la toilette de Bébé, qui a six mois, et dont la petite tête rose est parsemée de quelques rares rudiments de mèches blondes.

— Tous mes compliments, comtesse ! dit-il à la maman. Voilà un enfant superbe. Et précoce, donc ! Il est déjà presque aussi chauve que son papa !